

LA SEXUALITÉ DANS LES RÉCITS DE KEN BUGUL

Marguerite Oubadjile BADJI

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal
maguybadjio@gmail.com / maguybadji@yahoo.fr

Résumé : La sexualité est un matériau littéraire utilisé assez tardivement par les romanciers africains. Ceci est dû à leur société faite d'interdits, de non-dits, de tabous, de pudeur. La romancière sénégalaise Ken Bugul les brave dès la publication de son premier roman *Le Baobab Fou* en 1982. Cet article s'intéresse aux raisons qui ont poussé la romancière de faire un tel choix, à l'écriture de la sexualité chez elle. Cela permet de voir les différentes étapes de la sexualité et conforte le féminisme de l'auteur qui se soucie du sort de la femme. La narratrice dénonce les diverses injustices faites à cette dernière et les pratiques rétrogrades qui l'empêchent d'avoir une sexualité de rêve. L'objet de ce travail est de montrer la lutte de la romancière pour l'épanouissement de la femme.

Mots-clés : Sexualité, féminisme, Afrique, pudeur, romancières

SEXUALITY IN STORIES OF KEN BUGUL

Abstract: Sexuality is a literary material used quite late by African novelists. This is due to the configuration of their society made up of prohibitions, taboos, decency and the unspoken. Senegalese novelist Ken Bugul defied this ban as soon as her first novel was published in 1982. This article examines the various reasons that prompted this novelist to make such a choice. It has shown that this choice reinforces the author's feminism who cares about woman fate and allows her to denounce the various injustices done to her.

Keywords : Sexuality, feminism, Africa, decency, novelists

Introduction

La sexualité des femmes a longtemps été un sujet tabou en Afrique, parce que la société est régie par des interdits et des non-dits. De ce fait, les auteurs parlaient de manière générale de prostitution, de viol, d'excision, etc. parce qu'ils étaient très pudiques. C'est pour cette raison les premières romancières de ce continent avaient du mal à parler de sexualité ou le disaient en termes voilés. Certes, certaines ont pu nommer les organes sexuels mais la plupart du temps elles avaient du mal à décrire des corps enlacés, à évoquer le plaisir procuré par l'acte sexuel. Cependant, la Sénégalaise Ken Bugul opte pour une écriture

« osée » dès la parution de son premier roman, *Le Baobab Fou* en 1982. Elle y met en exergue ses moments d'errance sexuelle et des conditions précaires de la femme réduite en esclave sexuelle par l'homme. Son langage cru fait scandale et le livre provoque un véritable tollé car elle est passée outre la réserve et la pudicité enseignées par les coutumes pour parler de sexe et de surcroît une femme ! Comment la sexualité est-elle décrite ou écrite dans les récits de Ken Bugul ? Pourquoi la romancière a bravé la réserve et la pudicité enseignées par les coutumes pour parler de sexualité ? Pour répondre à ces questions, le présent article se basant sur quelques œuvres de la romancière se propose d'étudier l'écriture de la sexualité. Il serait judicieux dans un premier temps de parler des différentes étapes de la sexualité de Ken Bugul et dans un second temps faire le lien entre ce thème et le féminisme de l'auteur.

1. Les étapes de la sexualité chez Ken Bugul

La sexualité est un thème récurrent chez Ken Bugul et est matérialisée par trois étapes essentielles de la vie de l'auteur : la sexualité à l'enfance, le désir sexuel (l'adolescence) et la sexualité à l'âge adulte. Dès *Le Baobab Fou*, elle révèle des pans importants de sa vie et par ricochet son rapport avec la sexualité. Elle y montre qu'elle était victime d'attouchement sexuel dès l'enfance. En fait, après avoir réussi à son examen d'entrée en sixième, elle part en ville chez sa tante (la sœur de sa mère) pour poursuivre ses études. Dans cette maison, elle partage son lit avec une autre fille (confiée à sa tante) qui lui impose des frottements sexuels la nuit. Elle affirme : « la fille avec qui je dormais [...] m'écartait les jambes, et se frottait sur moi. J'essayais de refuser, alors elle me pinçait très fort et je n'osais pas crier » (Ken Bugul, 1982, p.135). Ces frottements indisposaient la petite Ken mais elle est obligée de les subir de crainte de réveiller sa tante qui dormait dans le lit contigu.

Par ailleurs, c'est dans cette maison que la petite Ken découvre le sexe de l'homme pour la première fois à travers un des locataires de sa tante qui aimait sortir son sexe de son pantalon bouffant. Elle révèle : « Parmi ces hommes, je découvris le sexe de l'homme. Au début cela m'amusait seulement et par la suite éveillait chez moi un désir très fort de le toucher, de le voir entièrement » (Ken Bugul, 1982 : p.136). Cet homme par son inconscience va contribuer à la perversion de la petite Ken. Les diverses lectures de Ken Bugul renforcent cette forte envie et la poussent à vouloir expérimenter le sexe. A cela s'ajoutent les différentes suggestions érotiques que les femmes de son entourage s'adonnent (encens, petits pagnes, perles...). Au village également les jeunes garçons et filles de son âge s'adonnent à des jeux érotiques. (Ken Bugul, 1982, p.162).

1.1 Les conséquences du désir sexuel

L'expérimentation du corps commence par le choix de Ken d'être en relation avec ses professeurs quand elle loge chez son frère enseignant pour les besoins de ses études. Elle séduit d'abord son professeur d'anglais, mais cette

liaison ne dure pas. Puis son professeur d'histoire et avoue : « C'est cette année-là que je m'étais fait « dévierger » par mon professeur d'histoire : expérimentant avec le corps, je n'en avais pas tiré ce que j'attendais des lectures, des propos tenus par les autres. La sexualité ne m'avait pas apporté l'orgasme » (Ken Bugul, 1982, pp.163- 164). Le comportement de Ken Bugul n'est pas exempt de critiques car il est en contradiction avec les traditions africaines. À l'obtention de son baccalauréat, elle se libère de l'autorité du frère qui, par son indifférence, l'a exposée plus que protégée et sa « descente aux enfers » (Cf. Ormerod et Volet, 1994) se poursuit. Elle loge à la cité universitaire et y vit une idylle avec un étudiant en droit qui « expérimentait l'amour à l'occidental » (cf. Ken Bugul, 1982, p.169) avec des baisers et caresses. Ceci prouve encore une fois pendant que les filles de son âge faisaient tout pour conserver leur virginité, Ken en jeune fille assimilée s'adonnait en ville à des jeux érotiques. L'obtention d'une bourse d'études pour la Belgique est une occasion pour réaliser son rêve le plus cher à savoir découvrir l'Europe. Malheureusement, elle a là-bas une vie sexuelle mouvementée qui se solde par une grossesse non désirée et un avortement clandestin. Celui-ci fait entrevoir à Ken que son approche de la sexualité diffère des valeurs africaines et elle réalise qu'en Afrique « un système de valeurs pré-établies, une approche plus saine de la sexualité empêche les grossesses hors mariages » (Ken Bugul, 1982, p.65). C'est dans le cabinet médical clandestin qu'elle se rend compte de la nuisance de l'homme en regardant toutes ces jeunes femmes venues seules prendre rendez-vous pour une éventuelle intervention. Elle se met à détester l'auteur de sa grossesse et fustige aussi l'attitude de ce praticien qui la palpe, la retourne... en guise de consultation. Cependant, cette douloureuse expérience ne lui permet pas de s'assagir car sa grande avidité de la vie européenne la pousse à expérimenter d'autres pulsions. Elle vit en concubinage avec un « homme ouvert d'esprit » et avoue : « c'était la première fois que j'habitais avec un homme [...]. Cette nouvelle vie semblait me convenir [...] je me sentais bien ». (Ken Bugul, 1982, p.70). Cet homme est en réalité un homosexuel et peu à peu, il la pousse dans un libertinage sexuel en lui demandant d'avoir des relations amoureuses avec d'autres personnes comme lui, le fait avec d'autres filles et garçons. Il lui impose en fin son compagnon du moment et commence pour elle une vie à trois¹. Cette vie prend fin quand Ken a voulu mettre en pratique les différentes exhortations de son concubin qui la poussait vers d'autres hommes. Cette nouvelle expérience permet de dénoncer l'égoïsme de l'homme dans le foyer. Ce dernier peut se permettre des écarts, des infidélités mais ne conçoit pas que la femme le fasse. La preuve même le concubin de Ken Bugul qui se dit ouvert d'esprit ne peut cautionner le moment de faiblesse de sa partenaire avec un autre homme et se sépare d'elle. Ken déménage et trouve un studio au-dessus d'un sauna comme logement. Mais en voulant arrondir les fins de mois pour payer le loyer et prendre en charge ses

¹ Dans *Le Baobab Fou* elle raconte comment elle est devenue « une femme avec deux hommes » à la page 74

divers besoins, elle intègre ce lieu et accepte un travail de domestique. Elle n'aura jamais à exercer cette tâche car les hommes qui fréquentaient cet institut la remarquent très vite et surtout sont attirés par sa couleur de peau noire. Ils lui proposent de leur tenir compagnie moyennant de l'argent. Elle intègre peu à peu le monde de la prostitution et subit une nouvelle fois les assauts des hommes. Elle avoue : « L'homme avait commencé à me palper [...]. Il s'était élancé vers moi, m'avait prise dans ses bras, avait traversé les salons, était entré dans une autre pièce où il me jeta sur un lit moelleux comme du duvet. Il me déshabilla, en fit autant pour lui » (Ken Bugul, 1982, p.127). Plus loin, dans la même œuvre, elle fait allusion à un homme, rencontré dans un restaurant, qui paye une somme considérable pour la posséder (Ken Bugul, 1982, p.175). Elle évoque également dans ce récit des hommes qui lui demandent des massages, mais qui en réalité veulent des moments d'intimité avec elle. Ces différentes situations lui permettent de fustiger le manque de considération de la femme qui est ravalée au rang d'objet sexuel. Les hommes en ont besoin juste pour satisfaire leurs instincts sexuels. La preuve le Patron du club où Ken travaille comme danseuse clame qu'« une femme ne peut être rien d'autre que de la consommation » (Ken Bugul, 1982 : p.144). En outre, ils ne se soucient pas du plaisir de celle-ci. Pire, ils font tout ce qu'ils veulent du corps féminin pourvu qu'ils assouvissent leurs fantasmes cf Chimoun, 2001 : p.67.

Par ailleurs, à côté de cette vie mouvementée de Ken d'autres scènes sexuelles ou à fortes charges érotiques sont notées dans sa production romanesque. Nous citerons le couple Y. et Marie Ndiaga dans *Cendres et Braises*, la seconde œuvre de la romancière et également la sexualité du marabout et de ses différentes épouses dans *Riwan ou Le Chemin du sable* une autre œuvre de l'auteur. Dans *Cendres et Braises*, le couple Y. et Marie Ndiaga son amante puis sa concubine s'illustre dans diverses scènes sexuelles. La femme est un véritable objet sexuel et subit les assauts de son ami qui ne se gêne pas d'utiliser la force contre elle. Aux scènes de violences physiques de Y., Marie Ndiaga répond par un consentement et un don total lors des retrouvailles amoureuses voire sexuelles. En d'autres termes après l'avoir rouée de coups, Y. demande pardon et leur réconciliation se matérialise toujours par la satisfaction de sa libido. Il alterne ainsi les scènes de violences physiques à celles d'actes sexuels. La narratrice raconte qu'un jour elle est partie se faire photographier et à son retour, elle trouve son amant dans l'appartement et sans crier gare, il s'en prend à elle :

Je n'avais pas une seconde pour jouir du plaisir de le voir, car il m'avait tirée violemment du lit, méconnaissable. Il avait commencé à me frapper très fort en hurlant : « Espèce de putain, où étais-tu, avec qui ? [...]. Il me frappait avec tant de furie qu'à un moment j'avais pensé qu'il allait me tuer [...] oui, il était comme un dément ; son regard était étincelant.

Ken Bugul (1994, p.66)

A la page suivante, elle raconte la suite de cet incident quand elle parvient à se sauver pour fuir cet homme méconnaissable : « J'avais réussi à me sauver dans la rue. Il se mit à me poursuivre et puis tout à coup je l'entendis changer de ton et m'appeler doucement : « Voyons Marie, tu ne te rends pas compte dans quel état tu es pour aller ainsi dans la rue, allez, viens, rentre vite [...] Marie, ma chérie, mon amour, ma vie, viens, je t'en prie tu vas prendre froid ». (Ken Bugul, 1994, p.67). Il parvient à l'attraper, mais « une demi -heure plus tard, [avoue la narratrice], Y. et moi, étions dans les bras l'un de l'autre passionnés, fous. » (Ken Bugul, 1994, p.67). La suite de cette relation est la même et la situation s'empire quand ils deviennent concubins. La narratrice récrimine contre la violence de cet homme, son égoïsme et surtout le maintien de sa partenaire en esclave sexuelle. Dans *Riwan ou le chemin du sable*, Ken Bugul parle de la sexualité du marabout en termes voilés. Ceci se comprend a priori puisqu'il s'agit d'un homme de Dieu. Mais elle va se servir des personnages féminins pour critiquer le comportement de cet homme. En réalité chaque deux ans, il épouse de petites filles innocentes qui seront plus tard reléguées au second plan voire abandonnées des mois ou des années sans contact intime avec le mari alors que ce dernier a dans son lit chaque nuit une femme. Le cas de la petite Rama attire l'attention car elle sera la première à refuser cette injustice. La narratrice insiste sur l'innocence de cette enfant qui ne comprenait rien à ce qui lui arrive lors de sa première nuit de noces car on lui demandait juste de masser un homme qui pouvait être son grand père (pour elle donc c'était un jeu d'enfant). Le lendemain elle reconnaît qu'elle « n'avait jamais touché un homme d'aussi près. Elle n'avait jamais été tournée et retournée de cette façon. Des jambes d'homme n'avaient jamais accueilli la chose dont toutes les jeunes filles parlaient sans oser la nommer » (Ken Bugul, 1994 : p.78). Ces propos permettent à la narratrice de parler de l'acte sexuel chez cet homme de Dieu. La petite fille ne peut se rappeler exactement de ce qui s'est passé cette nuit-là. Pire, c'est au milieu de la cour entourée d'autres femmes qu'elle jouit et le marabout faisait appel à elle chaque soir pour l'initier à des ébats sexuels pendant deux années. Un beau jour, une nouvelle gamine arrive et le même scénario se répète. Rama est reléguée au second plan et ses différentes tentatives pour séduire son mari restent vaines. Excédée par une telle situation et obsédée par la vue malencontreuse d'un sexe masculin, elle se révolte et décide de s'enfuir après avoir commis l'adultère avec un autre homme. Son acte peut être vu comme un refus d'être un objet sexuel de l'homme

1.2 La sexualité de rêve

Elle coïncide avec la maturité de Ken Bugul et son retour en Afrique, après une longue et vaine quête identitaire en Europe. C'est dans son village qu'elle rencontre un homme « exceptionnel » qui lui redonne goût à l'amour, à la vie. Cet homme, un marabout sénégalais ou Sérigne entreprend une véritable thérapie avec elle et qui aboutit à un don de soi à l'être aimé, sans calcul. Elle avoue : « Je venais de découvrir grâce à ma rencontre avec le Marabout une

possibilité de m'accepter à nouveau. [...] je compris tout de suite qu'il m'offrait une autre façon de m'exorciser sans regrets, sans drame, sans refaire un chemin de croix. Tout naturellement je me dégageais. Je me sentais de plus en plus libre avec lui » (Ken Bugul, 1994, p.164). Cet homme devient son mari et l'apprend une nouvelle façon de faire l'acte sexuel par un consentement mutuel, avec une extrême douceur. Elle révèle lors de leur première nuit : « j'avais frémi à son contact quand ses mains s'emparèrent de mes seins, de mes fesses, caressèrent mon dos avec douceur. C'était un homme. Un homme le long de mes chemins secrets ». (Ken Bugul, 1999, p.158). Plus loin dans cette même œuvre elle avoue :

Ah ! je me sentais bien. Depuis que j'étais revenue dans ce village, c'était la première fois qu'un homme m'avait touchée et caressé les bouts de mes seins. Depuis longtemps que je cherchais, c'était la première fois qu'un homme m'avait fait l'amour avec tant de tendresse [...]. La sensation de mon corps et de mon plaisir du moment me semblait une première. Jamais avant je n'avais senti autant de douceur chez un homme.

Ken Bugul (1999, p.165)

Ces propos de Ken Bugul montrent qu'elle expérimente une nouvelle étape de sa vie, qu'elle devient une femme épanouie dans l'amour. L'acte sexuel doit procurer un plaisir réel, des sensations jusque-là inconnues. Elle comprend mieux les chuchotements des femmes mariées parlant de l'acte sexuel qui est comparé à « l'ultime sensation de vie ou de mort » (Ken Bugul, 1999, p.170). Ces moments de bonheur corroborent la vision de la narratrice évoquée plus haut. L'acte sexuel doit être un moment de communion entre les différents partenaires. C'est pourquoi elle regrette sa vie d'antan et se désole : « Comment offrir à ce Sérigne, un corps meurtri par des amours sauvages, ce corps blessé par les griffes d'une vie tumultueuse, d'une vie de recherches, de quête [...] ? J'avais honte de n'avoir pas voulu appartenir à une société, à des valeurs, à des références, à des repères » (Ken Bugul, 1999 : p. 154). En partageant sa vie avec cet homme, elle se rend compte qu'elle a souffert au courant de son existence en voulant faire plaisir à des hommes. La vie dans le harem lui permet de réaliser que le sexe est important pour une vie de couple réussi. C'est la raison pour laquelle en être humain soucieux du bonheur de la femme, elle rejoint celles qui prônent l'apprentissage de la sexualité aux jeunes filles :

Maintenant je comprenais pourquoi dans certaines régions d'Afrique, l'éducation sexuelle des petites filles était l'initiation la plus importante. Des femmes spécialisées, identifiées dans la communauté, prenaient en charge les jeunes filles à éduquer et se retiraient avec elles dans les lieux secrets, pour leur apprendre les techniques de la séduction, de l'amour, de l'acte sexuel.

Ken Bugul (1999, p.201)

Elle suggère aussi que l'attirail que doit posséder toute femme mariée : des perles, de l'encens et le petit pagne. Ce dernier a un grand pouvoir érotique car il sert à déclencher le désir masculin. Déjà dans *Le Baobab Fou*, Ken Bugul en parlait lors de la petite soirée privée qu'elle avait organisée pour montrer à ses invités la façon de s'habiller des Noires. Elle raconte : « J'avais tout montré jusqu'au petit pagne, si suggestif qu'on porte sous les vêtements ; je leur en expliquais le sens érotique. Les hommes me happaient du regard, les femmes louchaient sur le petit pagne » (Ken Bugul, 1982, p.109). Ce petit pagne a un pouvoir d'excitation. La narratrice déclare : « Le petit pagne était l'élément indispensable dans la relation amoureuse [...]. L'apercevoir sous les habits maladroitement transparents des jeunes pubères était déjà un signal et constituait un détail sensuel qui attisait les sens des futurs prétendants [...]. Il y avait le petit pagne utilisé la nuit et le petit pagne qu'on portait dans la journée pour la suggestion » (Ken Bugul, 1999, p.196- 197). Ce pagne fait partie de l'arsenal de séduction. Dans *Le Baobab Fou*, la narratrice décrit la manière de vivre de la tante de Ken avec ses coépouses à l'arrivée du mari celle qui est de tour après le rituel du massage s'apprête en usant de « suggestions érotiques (...) : en ce sens, gongo, un bout de jambe découverte, le bruissement de perles de reins à chaque mouvement. La femme invitait l'homme par mille attitudes » (Ken Bugul, 1982 : p.152). Les petites astuces aident la femme dans son entreprise « de tuer » l'homme par le sexe [Dior, l'héroïne de *Mes hommes à moi*, une œuvre de Ken Bugul, clame : « Demandez aux femmes sunugalaises ce qu'elles pouvaient faire faire aux hommes ! Ils danseront même « Coupé - Décalé ! » (Ken Bugul, 2008, p.19)]. Ces éléments aphrodisiaques sont très prisés par les Sénégalaises. La preuve, les épouses du Sérigne malgré leur claustration et leur rang de « sokhna » passent tout leur temps libre à broder ces pagnes pour leur homme. Elles s'ingénient à créer tout un art avec ces pagnes dans l'espoir de le provoquer ou de faire naître son désir. Cette scène dévoile un pan du pouvoir d'adaptation de la femme dans le ménage polygamique. Elle s'apprête tout le temps car elle ne sait à quel moment elle sera appelée par le mari. Toute l'ingéniosité de la femme pour retenir l'homme apparaît aussi. Elle déploie tout un éventail de pratiques allant de fortes odeurs d'encens au petit pagne envouteur sans parler des perles et différentes attitudes suggestives.

2. Féminisme et sexualité dans les récits de Ken Bugul

Le féminisme, courant idéologique et politique qui lutte pour de meilleures conditions des femmes, va beaucoup inspirer les premières romancières africaines. Ces dernières s'offusquent de la situation précaire de la femme car sa parole n'est pas prise en compte dans la société africaine à part quelques exceptions. Mais, à y voir de près ces exceptions étaient plutôt des privilèges attribués à certaines femmes (sœur du roi, les premières épouses, les

femmes de castes dites supérieures²). Abdoulaye Bara Diop dans *La Société Wolof* résume en ces termes la situation : « les femmes ont un statut social inférieur à celui des chefs de ménage mêmes jeunes. Elles occupent la position secondaire dans la tradition comme dans l’Islam ». (Diop, 1981, p.155). Ceci prouve la précarité de la condition féminine et les propos du narrateur de Véhi- Ciossane le confirment : « la femme se trouvait dans le rôle d’auditrice. On ne lui donnait jamais – hormis les travaux domestiques – l’occasion de formuler son point de vue, d’émettre son opinion. Elle devait écouter, appliquer ce que dit son mari » (Sembène, 1966, p.31). En outre, celle-ci est le cadeau que l’on donne à un hôte de marque, la récompense à un héros pour ses exploits, la chargée des travaux ménagers, le souffre-douleur, etc. Les romancières refusent un avenir déjà tracé : « concevoir, admettre, servir » (Ken Bugul, 1982, p.86) et s’assignent le rôle d’apporter des correctifs à cette image peu reluisante, de réduire ainsi les préjugés sur la femme africaine : « c’est à nous femmes, de prendre notre destin en mains pour bouleverser l’ordre établi à notre détriment et de ne point subir. Nous devons user comme les hommes de cette arme pacifique certes mais sûre, qu’est l’écriture » (Bâ, 1981, p.3). C’est à elles qu’il incombe de changer cette image de la femme et de lui redonner un lustre. Leur féminisme apparaît à travers les thèmes abordés, les différentes intrigues ou les rôles qu’elles donnent à leurs héroïnes ainsi que les actions qui sont entreprises par ces dernières même si, parfois elles réfutent l’étiquette de féministe. Elles protesteront pour une meilleure considération de la femme en montrant qu’elle pouvait être aussi entreprenante que l’homme.

Cependant, Ken Bugul adopte une démarche inverse. Elle affiche très tôt son appartenance au mouvement féministe. En effet, dès *Le Baobab Fou*, elle nous révèle que c’est à travers une amie italienne Léonora qu’elle a découvert ce mouvement. Elle déclare : « dans l’immeuble où nous habitons, il y avait des étudiants africains. Une italienne venait les voir, ils me la présentèrent juste au moment de mes ennuis. Cette rencontre m’apporta une idée plus nette des rapports entre femmes. Ma conscience féministe était née ». (Ken Bugul, 1982 : p.63). Cette amie lui fait connaître ce que doivent en réalité être les rapports entre femmes et l’aide à un moment crucial de sa vie en Occident c’est-à-dire au moment où elle avait le plus besoin d’aide. Elle avoue que Léonora « venait tous les jours nettoyer partout à l’eau de javel, changer les draps ; elle me donnait des conseils pour m’en sortir sans infection... Léonora était à mon chevet avec tant de présence que je la dédoublais » (Ken Bugul, 1982, p.64). C’est grâce à cette amie qu’elle s’est rétablie progressivement. C’est elle également qui lui fait reprendre goût à la vie à travers des sorties, des rencontres, des confidences qui

² La sociologue sénégalaise Fatou Sow révèle que les femmes « garmi », « guelwar », « torodo », femmes de castes dites supérieures n’accédaient pas aux fonctions dévolues aux hommes. Les « aowo » premières épouses et les « lingueer » sœurs du roi gouvernaient certaines régions par l’intermédiaire des captifs de la couronne cf. Sow Fatou et Diouf Mamadou, (1993) ; *Femmes sénégalaises à l’horizon 2015* ; Population Council, Ministère de la Femme, Dakar.

lui font avoir un nouveau regard sur les femmes et comprendre « qu'il n'y a pas « des femmes », il y a seulement la femme » (Ken Bugul, 1982, p.100). En d'autres termes, les femmes vivent souvent les mêmes situations, se confrontent à des problèmes identiques, affrontent le même adversaire. Ken Bugul va rencontrer des gens et discuter avec eux des problèmes de femme. Elle reconnaît « nous parlions des problèmes de la femme en cette moitié du vingtième siècle » (Ken Bugul, 1982, p.67) et plus loin : « Les Occidentales commençaient leur lutte de libération et je faisais figure d'avant-garde » (Ken Bugul, 1982, p.76). L'amitié nouée avec les Occidentales a permis à l'auteur de connaître le mouvement féministe et d'y adhérer. Elle se fait aussi l'écho de certaines préoccupations des femmes, à un moment où le concept de féminisme est en vogue un peu partout à travers le monde et fait figure de pionnière. Pour avoir vécu avec des femmes d'horizons divers (villageoises, citadines, européennes, africaines...), Ken Bugul semble mieux placée en tant que femme pour évoquer leurs conceptions originelles. Elle évoque dans sa production romanesque une série de comportements rigoureux auxquels la femme est astreinte en Afrique. C'est à travers ceux-ci qu'elle est jugée valeureuse : « C'était cela l'apprentissage de la femme à cette époque : un être qui acceptait. Quand les vertus de la virginité, les vertus domestiques, les vertus de dépôt de vie, les vertus de la soumission et de l'obéissance étaient acceptées pleinement, on avait atteint le but qui était patience, disponibilité et humilité » (Ken Bugul, 1982, p.157). Certes cette éducation de la femme est utile car elle lui donne des qualités. Mais la romancière pense qu'une telle éducation ne profite en réalité qu'à l'homme. En d'autres termes, toutes ces qualités recherchées chez la femme la conditionnent car elles la façonnent juste pour le bonheur de l'homme. Elle fustige à l'instar de ses consœurs féministes le cantonnement de la femme à travers son éducation en créant une hyper dépendance envers l'homme. De ce fait, la femme ne peut s'assumer pleinement car elle manque de liberté et d'initiative. La preuve dans *Cendres et Braises* quand la narratrice se rend compte de la trahison de son compagnon, elle accepte la situation avec tous les risques. Elle accepte de devenir une maîtresse, partageant le peu de temps libre de son compagnon. Ce dernier se libère de temps à autre par des arrangements, en trompant la vigilance de son épouse. Il soumet par la même occasion la narratrice à une attente douloureuse et pourtant elle consent à vivre une telle situation. Elle reconnaît : « j'étais consciente de ce qui se passait, et je m'y complaisais parce que conditionnée, en tant que femme, à être là uniquement pour l'homme. Inconsciemment j'aimais me retrouver ainsi » (Ken Bugul, 1994 : p.64) et confirme qu'elle ne vit en réalité que pour l'homme. Ce dernier garde les avantages tirés de cette double vie qu'il mène. La narratrice dévoile ce triste sort de la femme et surtout cette absence de réactions devant tant d'injustices. C'est la raison pour laquelle elle prône l'unité des femmes, la création des liens d'amitié solides et durables voire la naissance d'une complicité réciproque à l'exemple de la vie des femmes au village (cf. Ken Bugul, 1982, p.100). Pour Ken Bugul, ce mode de vie synonyme d'entraide, de

confidences et de convivialité doit guider les femmes. Elles doivent transcender les nombreux clivages (haine, jalousie, envie etc.) pour s'unir, s'accepter, se libérer. La première bataille doit être la valorisation de leur propre image. La romancière clame : « pour pouvoir être bien avec les autres, en l'occurrence l'homme, il faut d'abord que les femmes soient bien avec elles-mêmes dans leur peau et entre elles. Il faut que les femmes s'acceptent » (Ken Bugul, 1982, p.100). Les femmes doivent être capables de s'assumer, de faire face au problème fondamental qu'est l'homme. : « la femme, devrait se battre pour conquérir son indépendance matérielle, économique, si elle voulait être libre. Mais la liberté économique n'était pas la liberté de la femme. L'homme demeurerait le problème fondamental » (Ken Bugul, 1994, p.189). La lutte passera forcément par le refus de la violence ou des sévices, la recherche d'une liberté matérielle et économique, gage d'une libération, car en l'obtenant la femme pourrait mieux faire face à ses besoins et par ricochet à l'homme et se faire respecter.

Par ailleurs, les premières romancières mettaient au-devant de la scène leurs vies « exemplaires » afin de servir de modèles ou motiver la nouvelle génération Ken Bugul se révolte contre ce schéma traditionnel d'écriture (une vie exemplaire, pleine de réussite, une pudeur légendaire) et révèle au grand jour des pratiques qui étaient jusque-là tabous. Elle dévoile sa conduite scandaleuse, sa vie de déviance. Ce choix audacieux nonobstant les conséquences prouve le féminisme de cet auteur. La sexualité est un moyen pour elle, de dénoncer les abus sexuels, l'absence de considération des femmes, la bestialité de l'homme, la prostitution, etc. Elle se sert de sa vie tumultueuse pour fustiger le comportement des hommes, les différentes injustices faites aux femmes. La première injustice décriée par Ken Bugul apparaît dans le couple et est une entrave pour la femme. En effet, « l'homme pouvait investir plusieurs sentiments à l'endroit de plusieurs femmes, mais la femme n'avait pas elle, cette possibilité » (Ken Bugul, 1994, p.64). L'homme a la possibilité d'éprouver des sentiments d'amour à l'endroit de femmes différentes. De ce fait, ces dernières se comportent en esclave pour faire plaisir à l'homme de peur d'être abandonnées. Pour Ken Bugul cette situation est injuste car elle permet à l'homme en général de faire tout ce qu'il veut. La preuve dans Riwan ou *Le Chemin du sable*, l'homme de Dieu se comporte ainsi avec ses épouses. Les vieilles épouses sont délaissées ou reléguées au second plan en faveur des plus jeunes car le marabout fait appel à la personne qu'il veut ; de ce fait, les épouses peuvent rester pendant des mois ou des années sans avoir un moment d'intimité avec lui. Nonobstant cela, elles sont tenues de s'apprêter tous les jours et surtout de rester fidèles. C'est la raison pour laquelle Adrien Huannou confie dans *Le roman féminin en Afrique de l'Ouest* que : « la fidélité conjugale est une obligation, une exigence à sens unique : on exige de la femme une fidélité absolue, sous peine de châtiments très sévères, sans exiger la même chose du mari, qui jouit en fait d'une grande liberté sexuelle » (Huannou, 1999 : p.69). Ces propos prouvent que l'homme peut tromper son épouse, commettre l'adultère sans aucun châtiment parce que tout simplement il est un mâle. Pire, il peut

priver son épouse d'un acte essentiel dans la vie du couple : la sexualité. Ken Bugul, consciente que les besoins sexuels sont naturels chez l'être humain le rappelle aux hommes qui semblent l'oublier. C'est la raison pour laquelle elle dénonce le comportement du marabout dans *Riwan ou Le Chemin du sable* qui utilise ses femmes comme bon lui semble, qui se soucie peu du tort qu'il leur fait. Celles-ci soucieuses de leurs images ou statuts de sokhna (épouse d'un homme de Dieu) acceptent de souffrir en silence, de vivre avec ce manque mais parfois s'adonnent à des danses érotiques jusqu'à la jouissance tard dans la nuit pour apaiser leurs pulsions sexuelles et retrouver un semblant de paix le lendemain (Ken Bugul, 1999, pp.88- 89). Elle ne prône pas pour autant un libertinage sexuel, mais veut juste que la femme trouve son bonheur dans l'acte sexuel et qu'elle s'y épanouisse. Elle ne doit pas se confiner dans le rôle de donner du plaisir seulement à l'homme et accepter des situations dégradantes. Elle doit avant tout se faire plaisir et intégrer l'homme à son jeu de séduction en lui faisant partager la joie qu'elle ressent (Ken Bugul, 1999, pp.181- 182).

La deuxième injustice est le contrôle permanent du comportement de la femme dans la société africaine par sa famille, son entourage immédiat, la société entière. La narratrice rapporte les supposés commérages des voisins sur sa vie si elle se permet de montrer au grand jour sa vie amoureuse : « La fille de telle, elle passe la nuit dehors ; elle est trop libre, ce n'est pas bien pour une femme. Ah ! La femme et ses chaînes ! » (Ken Bugul, 1994 : p.59). Elle ne peut se divertir, sortir, s'afficher avec un homme, s'épanouir sexuellement au risque d'être considérée comme une dépravée. Elle avoue par la même occasion que la famille, les voisins etc. ont un droit de regard sur la sexualité de la femme. En fait, dès l'enfance on prépare la jeune fille à devenir une épouse exemplaire, un être doux, soumis et obéissant comme le stipule Rousseau : « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes : leur plaire, leur être utiles, se faire aimer, honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes et ce qu'on doit leur apprendre dans tous les temps dès l'enfance » (Rousseau, 1762 : livre IV). Tout est entrepris en fonction ou par rapport à l'homme. En outre, elle doit rendre compte à sa famille, à la société entière. Elle déclare que « la société a besoin de vérifier par elle-même [...], de s'assurer de la virginité de la jeune fille » (Ken Bugul, 1999, p.48). Ken Bugul s'offusque que cette vérification ne s'applique qu'à la femme et pourtant elle n'est pas la seule à se marier. Elle révèle que « dans la tradition on disait qu'une jeune fille devait arriver vierge au mariage. Dans la religion on disait qu'une jeune fille devait rester chaste » (Ken Bugul, 2003, p.95). La sauvegarde de la virginité est imposée à la jeune fille tandis que cela ne s'applique pas à l'homme. Dès la nuit nuptiale, il faut vérifier si la fille s'est bien comportée dans sa jeunesse, si elle a su respecter les injonctions de la tradition. La preuve, « pendant la nuit de noces l'homme monterait sur elle et fouillerait ses entrailles pour en sortir la preuve qu'elle avait su attendre la pureté » (Ken Bugul, 1982 : p.166). La romancière dénonce cette injustice sociale qui ne s'applique qu'à la

jeune fille et parfois à sa famille. En effet, quand le mariage doit être consommé la famille de la jeune fille est inquiète surtout la mère car celle-ci redoute les conséquences tandis que celle de l'homme et ce dernier n'ont pas de soucis majeurs à se faire. La romancière avoue : « que d'enjeux la virginité d'une jeune fille suscitait : d'ordre moral, psychologique, social, matériel » (Ken Bugul, 1999, p.76). Ces propos démontrent la psychose de la jeune fille car si elle n'est pas trouvée vierge, elle va subir les foudres des siens et de la société. Pour Ken Bugul plusieurs possibilités se présentent : elle est susceptible d'être rejetée par les siens, elle peut choisir de se tuer ou de « subir des allusions incessantes et humiliantes » du mari « sans parler des ennemies potentielles parmi les belles-sœurs qui convoitaient d'autres épouses pour le frère trompé et qui s'en servaient comme une arme redoutable pour blesser une femme, ses enfants et les enfants de ceux-ci ! ». La fille va souffrir toute sa vie durant, à cause d'un petit moment de faiblesse avec un homme. Elle vivra en solitaire ou pis, elle baissera la tête tout le temps dans sa société. En outre, les conséquences de cet écart de conduite peuvent sur sa mère car certains hommes n'hésitent pas à la répudier. Ken Bugul y voit une persécution de la femme. En réalité, l'enfant a deux parents ; pourquoi quand il est fautif la faute retombe sur la mère ? pourquoi seuls les enfants de sexe féminin doivent subir les conséquences de leurs inconduites ainsi que leurs mères ? De surcroît, la jeune fille a commis la faute avec un homme et non avec la mère ou une autre femme. Alors pourquoi la femme doit elle seule expier la faute ? Toutes ces questions traduisent la préoccupation de Ken Bugul et son combat pour un changement des mentalités. Pour elle il est injuste que la mère après avoir réussi l'épreuve de vérification de sa virginité attende avec anxiété le tour de sa fille. Elle a déjà fait ses preuves quand elle était jeune fille et elle doit encore refaire cette épreuve avec sa fille. Ceci montre que la femme est sujette à un contrôle permanent. Ce qui fait dire à la narratrice que « être femme dans ce contexte là et ailleurs était une transposition permanente » (Ken Bugul, 1994, p.119). La condition de la femme est donc une sorte de statut à vie car elle est immuable. C'est cela que refuse Ken Bugul et c'est tout le sens de son combat. Elle fustige ce confinement de la femme, cette limitation de la liberté des femmes, sa restriction à trois verbes : « concevoir, admettre, tolérer ».

Pour éviter d'éventuels écarts de conduite ou pour protéger leur progéniture les mères font exciser leurs filles. A priori, l'excision est « une école de formation où étaient prônées des valeurs comme le courage, la soumission au groupe, la solidarité et le sens de la responsabilité » (Diagne, 1999, p.92). Mais dans la pratique selon Mosé Chimoun (1996), elle permet d'écarter la femme de toute activité sexuelle, de toute vie érotique en lui faisant une ablation. Selon les régions d'Afrique il existe différentes façons de pratiquer l'excision. Deux retiennent l'attention car elles sont les plus fréquentes : la clitoridectomie et l'infibulation. La première est une ablation du clitoris. Elle consiste à enlever l'organe d'excitation de la femme et pour but de la fidéliser à l'homme. La femme ne ressent rien lors de l'acte sexuel et n'a pas de envies sexuelles. Donc si le mari

est absent ou en voyage elle ne sent pas le besoin d'être infidèle à son conjoint. Quant à la deuxième elle consiste à coudre les grandes lèvres de la femme dans le but d'empêcher tout rapport sexuel avant le mariage ou en l'absence du mari. Elle permet de préserver la virginité de la fille et surtout d'empêcher tout écart de conduite. Ces pratiques permettent de mettre des garde-fous à la sexualité des femmes. La romancière les fustige car elles privent la femme de plaisir et préparent le son corps au seul plaisir de l'homme. Elle rejoint ainsi Béatrice Gallimore (1994, p.56) qui affirme « le corps féminin ne doit pas rechercher la satisfaction sexuelle pour elle-même. Toute la préparation de la femme par l'initiation coutumière lui révèle en effet que son corps est voué à la satisfaction sexuelle du corps masculin ». Ces propos montrent à quel point la femme est « conditionnée », elle doit tout faire pour rendre l'homme heureux. C'est ce qui écœure Ken Bugul qui pour la protection de la femme et sa mise en valeur milite pour la suppression de telles pratiques. Elle s'écrie à travers son héroïne Dior : « Les hommes que je rencontrais se prenaient pour des superbes dont le sexe était l'atout majeur. Ces hommes-là pensaient que pénétrer une femme avec le sexe était l'essentiel du rapport sexuel. Le vagin pour moi [...] c'était pour faire les bébés. Le clitoris était pour la jouissance. Mais les hommes surtout ceux des régions où les femmes sont excisées, ne le savent pas. Arrêtez d'exciser les filles ! Bandes de criminels » (Ken Bugul, 2008, pp.173-174). Ce cri du cœur prouve une fois de plus le féminisme de la romancière qui souhaite l'épanouissement sexuel de la femme et déplore son exploitation morale voire sexuelle. Pour elle donc, le rapport sexuel doit être un moment de communion entre les conjoints, de partage de plaisirs. Selon Maxwell Chilembwé (2019), le sexe ne doit en aucun cas être un « outil de domination, un outil hégémonique et contre hégémonique ».

Conclusion

La romancière sénégalaise fait partie des auteurs qui ont utilisé la sexualité comme matériau littéraire. Elle a osé parler de sa vie tumultueuse, de ses écarts, de sa déviance à une période assez particulière pour la femme. A travers différentes étapes de sa vie, elle aborde la sexualité et prend en charge les préoccupations de ses congénères. Ken Bugul se sert donc de cette thématique pour dénoncer la bestialité de l'homme, la commercialisation de la femme, son abandon sexuel par le mari, les différentes injustices subies par celles -ci... Elle dénonce aussi des pratiques qui enlissent la femme et ne lui permettent pas de s'épanouir sexuellement. Elle a également montré l'ingéniosité des femmes qui s'adaptent à n'importe quelle situation pour vivre en harmonie.

Références bibliographiques

- BA, M. (1981). *Un chant écarlate* ; Dakar : NEA
- Chilembwe, Maxwell (2019). L'hégémonie sexuelle dans Riwan ou le Chemin de sable et Mes hommes à moi de Ken Bugul, in *Etudes françaises dans le Sud en Afrique* n°49 p38-58
- Chimoun, M. (1999). L'érotisme dans les romans féministes en Autriche et en Afrique noire francophone et anglophone. Thèse de doctorat de 3^e cycle : Langues et Civilisations, UCAD
- Chimoun, M. (2001). Théories féministes et pratiques de l'écriture chez les romancières européennes et noires africaines, in *Langues et Littératures* n°5, Université Gaston Berger de Saint -Louis
- Diagne, A. M. (1999). Revue culturelle du monde noir, in *Présence Africaine* n°160
- Diop, A. B. (1981). *La Société Wolof* ; Paris : Karthala
- Gallimore, B. R. (1994). De l'aliénation à la réappropriation, in *Notre Librairie*, 117
- Huannou, A. (1999). *Le roman féminin en Afrique de l'Ouest* ; Paris : L'Harmattan
- Ken, B. (1982). *Le Baobab Fou* ; Dakar : NEA
- Ken, B. (1994). *Cendres et Braises* ; Paris : L'Harmattan
- Ken, B. (1999). *Riwan ou Le Chemin du sable* ; Paris : Présence Africaine
- Ken, B. (2003). *De l'autre côté du regard* ; Paris : Le Serpent à plumes
- Ken, B. (2008). *Mes hommes à moi* ; Paris : Présence Africaine
- Ormerod, B. & Volet, J.M. (1994) ; *Romancières africaines d'expression française* ; Paris : L'Harmattan.
- Rousseau, J. J. (1762). *Emile ou De l'éducation* ; Paris : Jean Néaulme
- Sembene, O. (1966). *Véhi - Ciossane* ; Paris : Présence Africaine
- Sow, F. & Diouf, M. (1993). *Femme sénégalaise à l'horizon 2015* ; Dakar : Ministère de la Femme.